

Le parjure et le pardon. Volume I, séminaire (1997-1998) de Jacques Derrida

Isabelle Décarie

Numéro 273, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94620ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Décarie, I. (2020). Compte rendu de [*Le parjure et le pardon. Volume I, séminaire (1997-1998)* de Jacques Derrida]. *Spirale*, (273), 78–80.

IMPOSSIBLE PARDON

LE PARJURE
ET LE PARDON.
VOLUME I,
SÉMINAIRE
(1997-1998)

JACQUES DERRIDA
Éditions du Seuil, 2019,
418 p.



À la fin des années 1990, les pardons publics se multiplient. Le 24 avril 1998, l'Allemagne demande pardon pour le bombardement de la ville basque espagnole de Guernica en 1937; le 16 juillet 1995, dans un discours aujourd'hui historique, Jacques Chirac reconnaît la responsabilité de l'État français dans la déportation de près de 76 000 Juifs ayant vécu sur son territoire; le 30 septembre 1997, les évêques de France, à Drancy, font une déclaration de repentance pour marquer le silence de l'Église face à la Shoah. C'est dans ce contexte politique que Jacques Derrida donne son séminaire « Le parjure et le pardon » à l'EHESS, sur deux années universitaires, de 1997 à 1999. Il est édité en deux volumes (celui de l'année 1998-1999 est en préparation) et s'inscrit dans une grande série intitulée « Questions de responsabilité » (1991-2003). Le philosophe est évidemment sensible à l'actualité, qu'il commente d'ailleurs à plusieurs reprises, les manchettes venant parfois nourrir ses démonstrations. C'est tout particulièrement le cas de cette information sur l'Allemagne et sa demande de pardon aux habitants de Guernica. En effet, quand une nation, en tant qu'entité abstraite, présente ses excuses aux victimes disparues, dans une sorte de « tentative à la fois vaine et un peu..., à la fois respectable et dérisoire », qui demande pardon à qui, exactement ? « Qui peut répondre à une telle demande, à un tel pardon demandé et quels sont à la fois les motivations, les effets d'un tel événement [...] ? Qui peut recevoir cette demande de pardon ? » La scène du pardon, comme il la nomme, ne doit-elle pas se faire à deux ? On reconnaît bien ici les caractéristiques d'une pensée de la déconstruction qui ose interroger le bien-fondé de ces scènes pourtant souvent considérées par l'opinion publique comme essentielles, mais qui relèvent selon le philosophe d'une « théâtralisation de l'aveu » et du parjure, dont l'objectif est de « faire le bien », comme on dit, en effaçant et en remplaçant « une certaine expérience du mal », dans une sorte de complaisance naïve. Ces questions politiques retiendront Derrida plus particulièrement dans le volume à venir, mais elles délimitent d'ores et déjà le cadre extérieur à partir duquel le philosophe va analyser les nombreuses facettes de la paire pardon/parjure en s'appuyant sur des textes canoniques de la littérature confessionnelle (tout particulièrement chez saint Augustin et Rousseau, ses « deux fous ») et de la philosophie du pardon.

UN SÉMINAIRE-LABORATOIRE

Ginette Michaud et Nicholas Cotton, dont le travail impeccable se donne à lire dans la minutie avec laquelle l'édition a été préparée, introduisent le séminaire par une note où ils décrivent patiemment tous les documents à l'aide desquels ils ont établi le texte, car si cette édition «*reproduit le texte écrit du séminaire lu par Jacques Derrida lors des dix séances qui eurent lieu à l'EHESS en 1997-1998*», il faut aussi savoir que les éditeurs ont travaillé à partir d'un des deux tapuscrits existant pour ce séminaire, de notes manuscrites additionnelles, du fichier informatique, mais aussi des enregistrements des séances quand ils étaient disponibles. Ils ont vérifié et précisé toutes les citations et ils ont complété celles qui étaient manquantes. Ils ont également mentionné toutes les variations du texte quand elles étaient pertinentes, le séminaire ayant été donné en France puis aux États-Unis. Pour finir, ils ont complété l'ouvrage d'un index onomastique. Surtout, les éditeurs ont pris le parti de ne pas corriger toutes les fautes de frappe, quelques lapsus ou usages vieillis de certaines expressions, comme ce «*laisser en plant*», que Derrida préfère à la forme plus récente, laissant voir ainsi les marques les plus intimes et vivantes du tapuscrit, qui sont traditionnellement effacées. Si, par ailleurs, le séminaire garde aussi les traces d'une certaine oralité, on sait que le philosophe écrivait toutes les séances (Derrida aurait rédigé l'équivalent de 14 000 pages pour ses cours entre 1960 et 2003), donnant à entendre, à travers les longues lignes écrites/lues, un souffle et un phrasé qui lui sont propres. Certaines des dix séances de ce volume, qui s'étend de novembre à juin, ont été transformées en articles, en chapitres et en livre (*Donner la mort*, 1999), ce qui permet au lecteur de mieux comprendre comment la pensée du philosophe s'élabore *in vitro*, le séminaire étant, comme le remarque l'équipe du comité éditorial, un «*laboratoire où Derrida testait des idées qui furent éventuellement développées ailleurs*». On pourra suivre avec plaisir les associations d'idées que Derrida appelle «*zigzag*» ou «*petite excursion associative*» et que le cadre du séminaire permet, où le philosophe met par exemple à l'épreuve de façon créative et tout à fait libre des œuvres philosophiques et des expressions de la langue courante, ou encore rapproche des faits du quotidien à la problématique du séminaire. Je pense tout particulièrement à un détour poétique qu'il pratique alors qu'il vient de lire, en mars 1998, une nouvelle dans les journaux : des insectes prisonniers de l'ambre depuis plus de cent millions d'années ont été découverts en Picardie.

Derrida commente alors longuement cette découverte lors d'une séance consacrée aux *Confessions* de Rousseau, et tout particulièrement à la confession d'un parjure, le vol d'un ruban, où il est question de ce qui «*dans le pardon, l'excuse ou le parjure, se passe, se fait, advient, arrive*», de l'événement que sera toujours le pardon et de l'hypothèse selon laquelle «*le pardon ou l'excuse ne sont possibles, appelés à s'effectuer, que là où une œuvre, où cette relative survie quasi machinale de l'œuvre ou de l'archive comme œuvre, a lieu, constitue et institue un événement et se charge [...] du pardon ou de l'excuse*».

ARCHIVES DU VIVANT

Derrida compare ainsi la fragilité «*des archives aussi humaines, récentes, microbiologiques*» à celle «*des confessions ou des rêveries, des "je m'excuse" et des pardons demandés dans une histoire de la littérature*», fait ressortir (tout en se demandant pourquoi il parle de tout ça aux étudiants) l'importance des témoignages venant tant d'archives naturelles que d'archives personnelles. Puis, dans l'après-coup, il se rappelle pourquoi il faisait ce lien : il se souvient d'une coquille commise par son éditeur dans un exergue des *Confessions* cité dans *De la grammatologie*, où le mot «*inceste*» s'était transformé en «*insecte*». Ce sont ces perles et autres gouttes d'ambre, ces incidents associatifs, pour tout dire ce Witz sensible, toujours à l'œuvre chez Derrida, qui font du séminaire un document autant heuristique que dynamique, lui aussi une archive du vivant, une archive vivante et qui parle de «*la vie*». C'est un peu ce que suggèrent Ginette Michaud et Nicholas Cotton lorsqu'ils citent de manière exceptionnelle, dans la note introductive à leur travail d'édition, un long passage qui n'apparaît pas dans leur transcription du tapuscrit. Ce qui attire l'attention des éditeurs, c'est la posture de Derrida face à ce qu'il annonce à ses étudiants : sa «*retraite*» : «*Non sans humour, il explique [...] qu'il a pris une décision qui lui ressemble, celle de ne pas partir et... de ne pas rester*», un entre-deux qui lui conviendra en «*allégeant les choses*». Pour l'animal autobiographique qu'a toujours été Jacques Derrida, cette idée de ressemblance me paraît tout à fait intéressante pour penser le séminaire, où les thèmes abordés, sans doute influencés par le contexte mondial, laissent tout de même poindre une certaine note autobiographique. Si les demandes de pardon abondent sur la scène politique, il faut sans doute également remarquer qu'à cette même époque, les scènes d'aveux se multiplient en littérature (qu'on pense aux récits d'Annie Ernaux, de Christine

Angot ou de Camille Laurens), même si elles trouvent surtout à donner voix aux « victimes » (et il faudrait réfléchir longuement à cette appellation problématique), contrairement à ce qui se joue dans les œuvres de Rousseau et de saint Augustin, qui confessent un parjure. Jacques Derrida avait lui-même pris part à sa façon, un peu plus tôt, en 1991, à ces scènes d'aveux, quand il a publié *Circonfession*, un récit autobiographique dans lequel il écrit sur la disparition de sa mère tout en commentant les *Confessions* de saint Augustin.

PARDONNER L'IMPARDONNABLE

Face à l'intensification de ces scènes de confessions auxquelles il a lui-même participé, le philosophe se demande justement « *si toute la littérature occidentale [...] se serait ainsi inscrite dans le pardon demandé, dans l'expiation – pour quel péché ?* » L'année du séminaire, en 1997, Derrida participe à un numéro des *Cahiers du Grif* consacré à la mémoire de son amie Sarah Kofman, une philosophe avec qui il a entretenu des rapports à la fois amicaux et conflictuels¹. Dans ce texte auquel il ne parvient pas à donner un titre (un texte qui se transforme dès lors en un article auquel on ne peut pas se référer, innommable), Derrida aborde très longuement la question du pardon dans un développement où on peut reconnaître plusieurs aspects abordés dans le séminaire. Le lecteur comprend dès lors qu'il tente de manière voilée de demander pardon à Sarah Kofman. « *Comment pardonner l'impardonnable ?* », écrit-il à plusieurs reprises. Il offre un début de réponse à la toute fin de son hommage : « *La réponse doit être chaque fois inventée, singulière, signée – et chaque fois une seule fois comme le don d'une œuvre, une donation d'art et de vie, unique et jusqu'à la fin du monde.* » Cette question de l'œuvre est ici cruciale, comme si le pardon devait faire œuvre, devait faire son œuvre sans jamais être convoqué. En effet, dans son séminaire, Derrida s'appuie sur plusieurs textes littéraires (Rousseau, Shakespeare, Blanchot, Celan, Kafka, de Man) et philosophiques (saint Augustin, Jankélévitch, Kierkegaard) afin de faire avancer son interrogation, analysant de près ce que les scènes de pardon et de parjure contenues dans ces ouvrages peuvent lui apporter pour étayer son hypothèse selon laquelle « *le pardon est une action et une œuvre, il change les choses et commence une histoire ; et dès lors il opère son œuvre, son opus, son travail et le reste de son travail comme opus qui continue à travailler, à travailler tout seul, de soi-même, telle une machine au-delà du premier instant de son avènement* ». C'est

le côté machinal, mécanique du pardon qui doit être retenu ici (à l'inverse de toute intuition sur la question), une chose qui existerait sans être appelée, qui arriverait d'elle-même, « *en l'air* », « *une météorite* », comme si le pardon devait exister et apparaître en lui-même, pour lui-même, ne jamais être demandé et pourtant arriver, fragilisant toute idée de présence et de temporalité, toujours dissymétrique, « *indécidablement équivoque, [...] hétérogène à toute détermination dans l'ordre du savoir* », à la manière de ce titre sans titre, ce don/pardon pour Sarah Kofman. Pourtant, et c'est là la difficulté, le pardon doit venir sans support, sans subjectile, il faut demander pardon sans le demander, pratiquement sans le dire, en « *pass[ant] les mots* », « *dev[ant] passer le langage alors même qu'il passe nécessairement par le langage* », dépassant l'anticipation d'un pardon écrit ou proféré (contrairement à Jankélévitch, qui attend « *un mot* » de pardon des Allemands, à Celan qui attend « *un mot* » de Heidegger après lui avoir rendu visite). Si pour Jankélévitch le pardon est mort dans les camps d'extermination, rendant par là même son événement impossible, c'est justement à ce moment précis de l'impossibilité de pardonner qu'il faut commencer à penser le pardon, selon Derrida. On ne pardonne que l'impardonnable. Sans cette aporie, pas de pardon digne de ce nom.

¹ — Voir la recension du livre de Ginette Michaud et Isabelle Ullern, *Sarah Kofman et Jacques Derrida. Croisements, écarts, différences*, Paris, Hermann Éditeurs, coll. « Le Bel Aujourd'hui », 2018, dans *Spirale*, n° 266, automne 2018, p. 88-89.